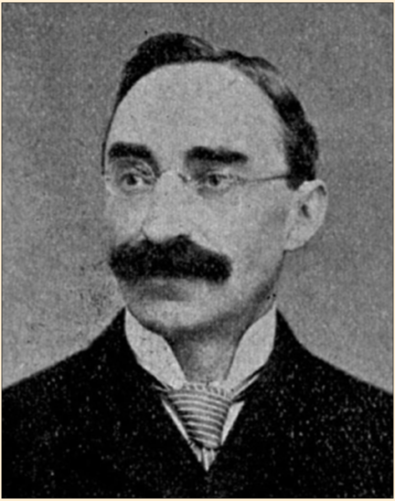
Sylva Clapin

La Savane

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

James Wilson Morrice (1865-1924), *Paysage de Bretagne* (vers 1895),
Musée de Joliette (Québec).



Sylva Clapin (1853-1928).

La Savane

I

SI JAMAIS VOUS ALLEZ à Saint-Dominique, joli village situé à quelques milles de Saint-Hyacinthe, on vous contera peut-être par quelle mémorable aventure était passé, une certaine veille de Noël d'il y a déjà pas mal d'années, Aristide Vincent, dit Belhumeur qui, autrefois, cumulait par là les fonctions de rétameur, menuisier et cordonnier de toute la paroisse.

À ces occupations modestes il en ajoutait une autre, et non la moindre. C'était le meilleur chantre qu'on pût trouver à dix lieues à la ronde, et il fallait l'entendre le dimanche, à la messe, quand, après s'être dégagé un peu la gorge et s'être redressé un tantinet, il lançait son premier Kyrie. Ah ! pour sûr, oui, il en avait une voix, le brigand ! Mais, n'anticipons pas...

II

C'est qu'avec tous ces avantages Aristide avait un gros, bien gros défaut. Pour tout dire, en un mot, il aimait trop à fêter, au grand scandale de son village et à la grande désolation de sa fidèle Domitilde, sa femme. Toutes les solennités de l'année lui étaient bonnes pour cela, Pâques, Saint-Jean-Baptiste, puis les anniversaires de ci et de çà, les jours d'élections, les expositions régionales, que sais-je encore. Mais, entre toutes, l'époque qu'il affectionnait davantage était celle si bien dite des Fêtes, et qui allait de la

Noël aux Rois. Ces jours-là, Aristide les passait d'une affilée et sans dérougir d'un cran.

Le pire, c'est que, quand il était ainsi lancé toutes voiles dehors, il lui revenait à la mémoire toutes sortes de chants bachiques, et autres encore moins édifiants, du temps qu'il était sur les « cages » – il avait déjà fait la « drave » aux Pays d'en Haut – et qu'en plus il jurait alors, que c'en était à faire dresser les cheveux. Ah ! le sacripant, vous dis-je.

À part cela, et au demeurant, un vrai bon diable, à la barbe et à la tignasse tirant sur le rouge, et qui en dépit de sa forte taille et de ses airs de matamore filait doux devant Domitilde qui n'avait pas, je vous assure, sa langue dans sa poche, et qui vous menait son Aristide par le bout du nez. Certaines mauvaises langues prétendaient même que cela n'était pas étranger à ses dévergondages. Quoi qu'il en soit, c'était merveille de voir avec quelle crânerie cette petite femme, noire comme une mûre, et pas plus haute que la main, tenait tête à ce gros homme, qui aurait pu, s'il l'eût voulu, l'écraser d'une chiquenaude. Ah ! il voulait lui faire des misères. Eh bien ! il n'en aurait pas le démenti, et elle lui en ferait, elle aussi, tout son soûl.

III

Cette veille de Noël dont je parle, Aristide s'en revenait de Saint-Hyacinthe – du « Fort », comme certains vieux disaient dans ce temps-là – où il était allé vendre quelques dindes et poulets, et où, comme de bon compte, il avait pris force rasades en divers hôtels de la place du Marché. Aussi, je vous prie de croire qu'il en avait, comme on dit, plein son capot. Bien au chaud dans sa « traîne », et son cheval César filant son petit train, il trompait la monotonie du chemin en lançant de temps à autre aux échos quelques-uns de ses couplets favoris :

À Saint-Dominique, oui-dà !
C'est là qu'est un' jolie fille,
Qui s'appelle Domitilde,
Et youp ! et youp ! là, là.

Quand il atteignit la « savane », la nuit était tout à fait venue, et la lune ne faisant qu'émerger à l'horizon permettait tout juste de voir devant soi, à deux doigts. Comme vous le savez sans doute, il n'y a que depuis peu que cette savane de Saint-Dominique a été rendue assez praticable par les travaux d'empierrement qu'on y a faits. Mais, au temps dont je parle, ce n'était pas une mince affaire que de traverser ces soixante arpents, quand la pluie ou le dégel avaient le moindrement détrempé tout cela. Précisément, cette veille de Noël-là, il avait fait toute la journée un vrai temps de printemps avec un peu de bruine, et il n'y avait plus que le milieu de la route qui tenait encore un peu comme par miracle, tout le reste n'étant que boue noirâtre et neige fondue. Cela, cependant, n'était pas fait pour inquiéter Aristide, qui savait que César avait le pied sûr et ne se laisserait pas détourner de la droite ligne. Du reste, la « savane », ils connaissaient ça tous deux, César et lui, et il y avait des années qu'ils y passaient, été comme hiver, filant à grande allure sur l'immense plaine enneigée, ou bringuebalant dans la lourde poussière noire, tandis que de chaque côté montait la fumée de la « terre neuve ».

C'est Mam'selle Domitilde,
Et youp ! et youp ! là, là.

IV

Or, voyez comme ça se trouve. Ce soir-là, le patron des cordonniers, saint Crépin lui-même, était venu passer sa veillée de Noël sur la terre, et il se trouvait à ce moment au beau milieu de la « savane », et marchant à grandes enjambées vers Saint-Hyacinthe. Quand je dis qu'il marchait, vous comprenez que c'est plutôt façon de parler, car vous pouvez croire que les mottes de terre lui étaient plutôt légères et qu'il glissait là-dessus que c'en était un émerveillement. Du plus loin qu'il entendit le couplet d'Aristide, il reconnut à qui il avait affaire et il se dit :

— La peste m'étouffe ! si ce n'est pas là ce sacripant de Belhumeur, et plus plein que jamais, aussi, le malheureux.

Il s'apprêtait à le morigéner d'importance, puis tout aussitôt il changea d'idée. On lui avait affirmé qu'Aristide était, en dépit de son vice, l'homme le plus charitable qu'on pût rencontrer et il voulut en avoir le cœur net.

L'instant d'après, Aristide s'entendait apostropher par une ombre surgie au beau milieu de la route et qui lui demandait la charité pour l'amour du Bon Dieu. Il faisait maintenant assez de lune pour qu'on pût distinguer une sorte de petit vieux à longue barbiche blanche et portant une besace au bout d'un bâton.

— Y a ben du bougre de sort là-dedans, bégaya

Aristide, v'là les quêteux dans la savane, maintenant. Mais, c'est égal, batêche, la v'là, la charité, et de bon cœur.

Et puisant dans le sac où il avait mis ses emplettes de Noël il en sortit un beau pain tout doré qu'il remit au vieux. Et fouette César.

Le saint aurait pu en rester là, mais il lui en coûtait de se séparer si vite de ce bon bougre, et cela d'autant plus, comme vous allez voir, qu'il avait maintenant tout un plan en tête. Il faut vous dire, ici, qu'il avait pour ce gai luron une affection toute particulière, car il avait appris tout récemment qu'Aristide s'estimait on ne peut plus fier de l'avoir pour patron. À preuve l'enluminure mise en bonne place dans sa « chambre de compagnie » où lui-même, le saint, était représenté en tablier de cuir et tapant à tour de bras sur une semelle.

V

Y a le gros Prudent, oui-dà !
Qui la voudrait, la jolie fille,
Mais qui ne l'aura pas.
Et youp ! et youp ! là, là.

César pouvait avoir trotté environ une dizaine d'arpents quand il s'arrêta net, buté nez à nez avec ce qu'il semblait à Aristide être le même petit vieux de l'instant d'avant, tandis que la même voix lamentable lui demandait encore la charité.

— Batêche ! v'là, pour sûr, la savane ensorcelée, que tous les quêteux se ressemblent ! Eh ben, oui, la v'là la charité, et sans rechigner, foi de Belhumeur.

Et puisant de nouveau dans son sac, il en sortit un autre pain tout doré qu'il remit au vieux. Et va donc, César.

Tout doux ! Prudent, oui-dà !
Domitille est brunette,
Mais tu ne l'auras pas.
Et youp ! et youp ! là, là.

Bon sang des sangs ! Vous me croirez si vous voulez, mais Aristide n'eut pas plutôt fait une autre dizaine d'arpents dans l'interminable savane, que voilà encore César qui s'arrête net, buté au même quêteux de malheur. Et ne me demandez pas comment cela pouvait se faire, car vous devez savoir que les saints, ça vole, sur les ailes du vent.

Cette fois, Aristide en restait tout ébaroui, tandis que, du coup, les dernières fumées de sa « fête » lui sortaient de la tête.

— La charité, doux Jésus ! clamait la même voix lamentable.

— Cré tord-nom ! hurla Aristide, je veux que le diable me patafiole si je comprends goutte à tout ça. Mais on me laissera donc rien à manger, à la fin des fins !

Puis, se ravisant :

— Allons, oui, on va te la faire, la charité, mon bonhomme.

Et il remit au vieux un troisième pain. Il lui en restait un autre pour sa Noël, mais sortirait-il jamais de l’infernale savane ?

Et il allait fouetter César, quand le vieux, cette fois, saisissant le cheval à la bride, le retint immobile en même temps qu’il tenait ce discours à Aristide :

— Oui, au fond, tu es une bonne pâte d’homme, et il te sera beaucoup pardonné pour cela. Trois fois je t’ai demandé la charité, et trois fois tu m’as secouru. En récompense, et à mon tour, je te promets d’exaucer les trois premiers vœux que tu pourrais avoir à formuler. Tu n’auras qu’à t’adresser à moi, ton patron, et ce sera fait.

Et il se nomma. Aristide sentit ses cheveux qui se hérissaient sous son casque en même temps qu’un petit froid lui descendait au creux du dos. Et il faut avouer, aussi, qu’il y avait de quoi, car une flamme bleuâtre courait maintenant tout autour de la tête du saint, et de toute sa personne soudainement grandie émanait une lueur diffuse. Ce fut, du reste, très court et, le temps de le dire, pfuitt ! l’apparition s’était évanouie en fumée.

VI

César avait repris son train-train, mais cette fois Aristide ne chantait plus, encore sous le coup de la souleur qu’il venait d’éprouver. Roulé dans sa peau de carriole, il se faisait petit, petit, dans la crainte de voir encore l’apparition se dresser devant lui. Surtout, il voulait sortir à la fin des fins de cette savane endiablée, et, pour cela, il activait César le plus qu’il pouvait.

Mal lui en prit de vouloir aller trop vite. Il n'a jamais su au juste comment la chose était arrivée, mais toujours est-il qu'à un moment donné il s'était senti soulevé et lancé jusque dans le fossé bordant la route. Quand il eut repris ses esprits, il ne lui fallut pas de longues minutes pour juger de l'étendue de son malheur. César gisait lamentablement sur le côté, dans un bon pied d'épaisse boue noirâtre, et la traîne, avec une partie de ses ridelles brisées, était presque sens dessus dessous. Agitant désespérément les quatre pieds, le cheval avait fait d'abord quelques efforts pour se dégager, puis s'était recouché, résigné, et il restait maintenant insensible à toutes les objurgations d'Aristide.

Pour mettre le comble, la nuit ne se passerait sûrement pas sans gelée. Aristide n'avait qu'à renifler l'air pour sentir le froid qui arrivait. Sans secours immédiats, son pauvre César courait risque de rester là encaqué jusqu'au printemps. Et cette grande diablesse de lune qui là-haut avait l'air de le narguer et de rire de lui tout son plein !

Et voilà qu'après s'être tiré un peu les cheveux et avoir lancé force « batêche » et « tord-nom », il s'avisa de penser au petit vieux de tout à l'heure.

— Bon saint Crépin, s'écria-t-il, si vous tirez mon César de là, je vous devrai une fière chandelle !

Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que César se dressa tout à coup sur ses jambes, et remettant d'un seul tour de reins la traîne sur son séant alla reprendre sa place au milieu de la route. Je vous laisse à penser si notre homme en écarquillait les yeux.

Ouais ! se dit-il, tandis que j'y étais, j'aurais eu autant d'acquêt de lui demander de me donner un « berlot » au lieu de cette vieille bonne à rien de traîne.

Il s'était retourné à ce moment pour allumer sa pipe. Cette opération terminée, il s'apprêtait à se rembarquer, quand les bras lui en tombèrent du corps. De traîne, plus la moindre trace, et à sa place un beau « berlot » tout neuf et reluisant, avec à l'avant deux belles clochettes d'argent. Même les peaux de carrioles avaient disparu, remplacées par de superbes dépouilles d'ours noir dans lesquelles Aristide se coula et s'emmitoufla avec délices. Et ale donc !

Domitille est brunette, oui-dà !
Mais tu l'auras pas.
Et youp ! et youp ! là, là.

VII

La savane touchait a sa fin, et maintenant clignotaient au loin des lumières des maisons marquant la montée de la « grande côte ». Vous devez savoir qu'à Saint-Dominique on dit comme ça la « grande côte », pour désigner la grimpée menant au plateau où est situé le village. Les gens de là-bas vous ont une façon de vous regarder de haut quand ils parlent de leur « côte », et il est évident que, pour eux, c'est un peu comme le pont de Beaucaire pour les Tarasconnais ; ça n'a pas son pareil au monde. Il faut avouer, du reste, que cette côte est d'un joli raide, avec des lacets très pittoresques. Ah boufre ! oui, c'est une « côte ».

Donc, les premières lueurs de la « côte » venaient d'apparaître. Aristide songeait qu'il ne lui restait plus qu'un souhait à formuler, et comme César paraissait trottiner péniblement ses pensées allèrent naturellement de ce vieux et fidèle compagnon – il aurait bientôt dix- huit ans – dont il lui faudrait avant longtemps se séparer. Finies, alors, pour de bon, les belles trottes qu'ils avaient si souvent faites ensemble dans la savane.

— Eh ! mais, se dit-il, si je demandais au saint de le remettre jeune et fringant comme il y a quinze ans ?

Miséricorde ! déjà César avait bondi, comme piqué par les cent diables, et filait d'un train d'enfer vers la « côte ».

— Hé là ! hé là ! ne cessait de crier Aristide, qui voyait maintenant avec terreur César se lancer à l'assaut de la « côte ».

Vous me croirez si vous voulez, mais, aussi vrai que je vous le dis, la brave bête la monta, cette côte, d'une seule traite, au grand galop, sans faiblir un seul instant, et, arrivée là-haut, entra dans le village en coup de vent, les clochettes sonnant un drelin ! drelin ! à n'en plus finir. Au passage, des portes s'ouvraient, et dans l'encadrement apparaissaient des gens ahuris, se demandant ce que pouvait signifier cette trombe.

VIII

Aristide touchait maintenant à l'instant où, en arrivant chez lui, il lui faudrait affronter la mercuriale habituelle que Domitilde lui tenait toujours en réserve, à ses retours du Fort.

— Dommage ! pensa-t-il, que je sois au bout de mon rouleau. Sans ça, j'demanderais ben à ce bon saint Crépin de me rendre ma femme plus douce et plus avenante. Ah ! c'est le coup alors que j'courrais chez le curé pour lui demander de me recevoir de la tempérance.

Eh bien ! il faut croire que saint Crépin était bien décidé à donner ce soir-là mesure pleine à son protégé, car César n'était pas plutôt arrêté devant la maison que Domitilde en sortait et sautait, comme au beau temps de sa lune de miel, au cou de son homme. Puis, l'entraînant à l'intérieur, elle lui montra, devant le beau feu clair qui flambait, la table appétissante dressée pour le réveillon, et tout autour ses trois mioches attifés à souhait, et qui riaient de bon cœur de la surprise de leur papa. Et des « Mon cher Gros ! » par-ci, des « Mon cher Gros ! » par-là. Non batêche ! pas possible, on lui avait changé sa femme.

— C'est pas tout, ça, fit-elle, dépêche-toi de te faire beau, car la messe de minuit va bientôt sonner, et on est venu tantôt, de chez le curé, me demander si tu serais à l'orgue pour chanter. J'ai promis que tu y serais.

Je crois bien qu'elle pouvait promettre. Ah ! la brave petite femme. Aussi, je vous laisse à penser quelle émotion s'empara des assistants quand, au dernier coup de cloche, on vit Aristide monter à l'orgue, un Aristide bichonné, pomponné, rasé de frais, et avec ça, bonté divine ! pas la moindre trace de boisson. Songez donc qu'il y avait des années que, cette nuit de Noël, il la passait toujours en pleine ribote. Ce fut bien autre chose encore quand on l'entendit entonner « Nouvelle agréable ! » Les vitres en tremblaient, et dans les bancs on se poussait du coude et on se chuchotait : « En a-t-il un creux de voix, ce Belhumeur ! » Il paraît aussi que, cette nuit-là, le curé y alla à plusieurs reprises de sa petite larme, en songeant au retour définitif de l'enfant prodigue.

IX

Ah ! bien définitif, en effet. Jusqu'à sa mort, survenue il y a de ça pas mal d'années, Aristide est resté fidèle à la promesse qu'il avait faite, cette nuit-là, à son saint patron. Il faut croire, aussi, que les gens avaient raison de dire qu'il n'avait pas son pareil, car Domitilde ne s'est jamais remariée, encore qu'elle soit toujours, en dépit de ses cinquante-cinq ans, un beau brin de créature, bien allante et frivolante.

La Savane,
conte de Sylva Clapin (1853-1928),
est un extrait du recueil *Contes et nouvelles,*
rassemblé à titre posthume et publié en 1980.

ISBN : 978-2-89816-446-0
© Vertiges éditeur, 2021

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org